

RESUME

La conservation des oiseaux est soumise à trois impératifs: maintien des biotopes variés, législation efficace et lutte antipollution.

Dans le cadre du maintien de biotopes variés, les conditions d'une alliance possible entre les agriculteurs et les naturalistes sont passées en revue qui devraient conduire à la conservation (ou la restauration) des paysages et la préservation efficace des oiseaux.

L'accent est mis sur le rôle important de ces derniers en tant qu'indicateur biologique, baromètre de la santé de la nature et indirectement de la santé de l'homme.

SUMMARY

Birds

The birds conservation is submitted to three imperative conditions maintaining of varied biotopes, effective legislation and antipollution struggle.

In the field of the maintaining of varied biotopes the conditions of a possible union between the farmers and the naturalists are reviewed which should lead to the conservation (or the restoration) of the landscapes and the effective preservation of the birds.

Accent is put on the important role of the birds as biological indicators, barometer of the health of the nature and indirectly of the health of man.

PRELUDE A L'ORAISON FUNEBRE DU PAYS DE HERVE,
REGION AGRICOLE BOCAGERE

J. LECLERCQ
Professeur
Zoologie générale et Faunistique
F.S.A. Gembloux (B)

En Belgique, comme ailleurs, il y avait autrefois des régions naturelles, mi sauvages, mi pastorales. L'histoire en fit des régions agricoles prospères et caractéristiques, dans lesquelles s'entretenaient subrepticement des flores et des faunes autochtones, opportunes. Au terme de l'évolution économique qui est en cours, on ne voit plus que des régions industrielles, largement anastomosées, toutes semblables, à potentiel biologique réduit.

Cette défiguration procède d'options très justifiées mais étrangères à la mentalité et aux raisons d'être du monde rural. Pourtant celui-ci tolère la transformation, comme s'il avait le goût du suicide. C'est compréhensible parce que les mandataires et les propriétaires du monde rural sont eux-mêmes pris par le vertige des spéculations foncières, des lotissements, de la compétition pour les investissements industriels.

Il est douteux que cette évolution rende les hommes réellement plus heureux et assurés d'un destin convenable. Il est sûr en tous cas qu'on prépare ainsi la solitude de l'espèce humaine exagérément prolifique, dans un monde artificiel, et la détérioration irréversible des capacités de trouver sur place les moyens de la subsistance de chaque nation.

Voilà une introduction bien pessimiste ! Elle ne surprendra aucun écologiste. J'ai seulement dit autrement ce qui est sans cesse répété. Ce fut encore expliqué récemment, à des tribunes très écoutées, par l'agronome écologiste qui se porta candidat à la présidence de la République Française. Mais lui, René DUMONT, fonde son avertissement sur son expérience de l'agriculture à l'échelle planétaire. D'autres écologistes insistent plus particulièrement sur la pollution croissante et

autres déséquilibres, toujours à l'échelle mondiale. Ma logique part de réalités plus locales, plus particularistes : de l'observation de la région rurale qui est la mienne et de la dégradation de la microfaune qui m'émerveilla, enfant, et qui détermina ma vocation.

Le paysage rural bocager, près de Liège, autrefois

Il n'y a pas si longtemps, la ville de Liège accaparait une banlieue mixte qui avait à peine 5 km de rayon. De suite après, c'était vers l'Ouest, la Hesbaye avec ses champs riches, vers le Sud, le Condroz et l'Ardenne avec leurs forêts et leurs pâturages, vers l'Est, le Pays de Herve, bocager comme une petite Normandie, avec ses records de vaches et de porcs à l'hectare. Quelques charbonnages, quelques carrières, une usine pouvaient surprendre dans ces paysages ruraux. Mais ceux-ci prospéraient, caractéristiques, dès la sortie de la ceinture urbaine.

Ils prospéraient. C'est-à-dire d'abord qu'ils nourrissaient les hommes. Sans eux, les Liégeois seraient morts d'inanition pendant les guerres de 1914-1918 et de 1940-1945. Les familles d'agriculteurs qui les exploitaient avec ardeur et savoir-faire prospéraient, au point que beaucoup d'entre elles purent, en une ou deux générations, devenir propriétaires de leurs fonds, envoyer leurs enfants aux études ou les mettre à des postes enviables dans l'industrie ou dans des commerces lucratifs.

Surtout aux abords du Pays de Herve, ces exploitations agricoles étaient petites, voire minuscules. Par exemple dans mon village natal, Beyne-Heusay, à 7 km de Liège, il y en avait une cinquantaine en 1935, se partageant une superficie de moins de 300 hectares, la commune comptant en tout 379 hectares, près de 1.500 maisons et 5.000 habitants. Néanmoins ces fermes herbagères de quelques hectares étaient parfaitement rentables, tirant grand avantage de la proximité d'une abondante clientèle toute voisine, l'exploitant pouvant vendre immédiatement ses produits : lait, beurre, oeufs, fruits, éventuellement en allant servir ses clients de porte à porte, jusqu'à Liège. D'ailleurs on y a vite assimilé les premières mécanisations, de la faucheuse automatique à la trayeuse et l'écraimeuse à moteur. Suivant les conseils des agronomes et des zootechniciens, on rivalisait, aux concours des comices agricoles, pour la qualité du cheptel, pour les rendements en lait. C'était le triomphe de la petite exploitation familiale bien située.

Bien sûr, les agriculteurs d'alors avaient un sens aigu de leurs intérêts. Ils pouvaient être très utilitaristes, pingres et fraudeurs. Mais ils aimaient leur travail, leurs terres, leurs hameaux. Aussi assuraient-ils comme un sous-produit, la conservation de l'environnement, son équilibre, sa beauté.

Ils voulaient leurs prés bien entourés, comme des forteresses, de haies fortes et variées. Aussi l'un des éléments les plus caractéristiques du paysage des communes de l'avant Pays de Herve, c'étaient les vieilles haies, épaisses et multispécifiques, qu'elles soient taillées basses le long des routes ou laissées hautes le long des vieux chemins et dans les clôtures intérieures. L'espèce dominante y était l'Aubépine (*Crataegus monogyna*) mais on y trouvait, associés en proportions variables selon les lieux : Hêtre (*Fagus silvatica*), Chêne (*Quercus robur*), Charme (*Carpinus betulus*), Noisetier (*Corylus avellana*), Saules (*Salix alba*, etc.), Frêne (*Fraxinus excelsior*), Houx (*Ilex aquifolium*), Sureau (*Sambucus nigra*), Erable champêtre (*Acer campestre*), Cornouiller sanguin (*Cornus sanguinea*), Prunellier (*Prunus spinosa*), beaucoup de Ronces (*Rubus*), plus occasionnellement : Aulnes (*Alnus*), Néflier (*Mespilus germanica*), Fusain (*Euonymus europaea*), Viornes (*Viburnum*), Tilleuls (*Tilia*), etc. Parmi les agencements les plus originaux, ceux qui rendaient le Houx prépondérant. C'était si notoire à Beyne-Heusay que les Houx ont donné son nom à la moitié de la commune : Heusay qui s'écrivait Hussaie avant 1650, du wallon Hu. Il y avait aussi, à Heusay, un petit hameau appelé "So les Hus" (sur les houx) et une "rue des Houx". Que de nids d'oiseaux dans ces haies épaisses !

Les agriculteurs d'alors ne jugeaient pas opportun de niveler toutes les buttes et dépressions du relief. Ils entretenaient de petits étangs couverts de Lentilles d'eau (*Lemna*) et flanqué de gros Saules, pour abreuver le bétail. Ils savaient que les ruisseaux doivent couler selon les particularités du sol. Ils savaient qu'un talus à végétation contrôlée mais bien enracinée ne s'éboule pas. Ils n'aimaient pas les Moineaux ni les Etourneaux, mais ils appréciaient les Hirondelles et les Chouettes malgré leurs déjections dans les fenils. Ils ne fauchaient pas l'herbe autour des nids d'Alouettes.

Au printemps, on désinfectait étables, écuries, poulaillers à la créosote ou au sulfate de fer. On goudronnait barrières et tonneaux. En juin, on aspergeait

les haies couvertes de soies d'Hyponomeutes, de chaux douteusement insecticide, parce que le garde-champêtre l'exigeait. A part cela, on n'avait pas l'usage des pesticides. Chats et Rapaces mangeaient les Rongeurs, Batraciens, larves de Libellules et de Coléoptères aquatiques mangeaient les larves de Moustiques - en tous cas, on n'était pas plus souvent piqué par les Moustiques que maintenant. Coccinelles et larves de Syrphides contrôlaient les Pucerons dans les potagers et ailleurs. Il y avait des Hanneçons qu'on disait très nuisibles; ils ne l'étaient pas assez pour qu'on cherche à les détruire. Beaucoup de pommes et de poires mûrissaient véreuses de Carpacapses, on les mangeait quand même, bien nettoyées, ou on en faisait du sirop. Il y avait des puits généreux dans toutes les fermes et dans beaucoup de prairies, leur eau était toujours potable, on n'en doutait pas.

Ai-je idéalisé le cadre de ma jeunesse ? Au plus, une partie seulement car, contraste inadmissible, la population ouvrière vivait dans des corons lamentablement laids et inconfortables, près des charbonnages insalubres. Depuis 1920, on construisait des maisons ouvrières un peu plus acceptables, mais en séries monotones, et, sauf à Jupille, sans verdure. Les maisons particulières aussi se multipliaient, surtout dans l'axe des communes; elles étaient aussi trop serrées, d'allure banale, édifiées après suppression d'arbres et de haies. Les terris des charbonnages devenaient énormes et commençaient à fumer. Tout n'était donc pas vert, ni rose.

L'entomofaune dense et diversifiée de l'avant Pays de Herve naguère

En 1936, je n'avais que 15 ans, j'eus l'idée saugrenue d'entreprendre une monographie de la flore et de la microfaune de l'avant Pays de Herve directement à l'Est de Liège, c'est-à-dire des communes de Beyne-Heusay, Jupille, Bellaire, Queue-du-Bois, Fléron et Retinne. L'ensemble a une superficie de 2.087 hectares; la population humaine atteignait alors 22.500 habitants.

Je sus vite qu'un herbier complet, une collection complète d'insectes, l'accumulation de tubes d'alcool contenant des Araignées, des Myriapodes, des Mollusques et jusqu'à des Invertébrés phréatiques piégés aux sources et aux pompes des puits, c'était irréalisable. Il y avait trop. D'une promenade, je rapportais au moins 30 plantes à identifier, de 50 à 100 espèces d'insectes hétéroclites. Je décidai donc de me spécialiser, me li-

mitant aux Insectes Ptérygotes, préférant finalement les Hyménoptères.

Le premier insecte que je mis en collection, à Beyne-Heusay, le 16 mai 1936, c'était une *Megatoma undata*, Coléoptère Dermestide à larve entomophage qu'on disait assez rare en Belgique. J'en revis des dizaines les années suivantes, dans les bois morts des haies.

Dans les bois pourrissant dans les vieilles haies, je découvrais aussi les beaux Lamellicornes *Dorcus parallelipedus*, *Sinodendron cylindricum*, *Valgus hemipterus*, *Gnorimus nobilis*, et combien de Longicornes. Il y avait quantité de *Geotrupes*, d'*Aphodius*, d'*Onthophagus* décomposant les bouses dans les prairies. Le Carabe doré (*Carabus auratus*) était dans tous les jardins. La Lucane (*Lucanus cervus*) n'était pas rare. Quant aux Hyménoptères, j'en trouvais tant qu'il me fut possible de publier, de 1938 à 1947, jusqu'à 20 relevés d'espèces, avec toutes sortes de notes sur leurs moeurs.

Malheureusement alors, on ne cherchait pas déjà à quantifier en faunistique; je n'eus pas l'idée de tenter des évaluations de populations d'insectes, ce qui nous fournirait une référence bien opportune aujourd'hui. Cependant, de mes travaux de débutant (1941, 1942), je puis extraire quatre observations assorties de chiffres qui indiquent à quel point l'entomofaune du territoire était dense et diversifiée :

- 1) 10 avril 1939, moins de 30 minutes de récolte des insectes sur les fleurs de Ficaire (*Ranunculus ficaria*) : 25 espèces, plus de 100 individus en tout.
- 2) 18 juin 1939, 15 minutes de récolte d'insectes volant autour d'un Chêne : 22 espèces d'Hyménoptères, près de 100 individus en tout.
- 3) mai-août 1939 et 1940, insectes récoltés occasionnellement, piégés à la surface de l'eau de quatre tonneaux servant d'abreuvoirs pour le bétail dans les prairies : au moins 150 espèces, dont 65 de Coléoptères et 50 d'Hyménoptères, près de 1.000 individus en tout.
- 4) juillet 1940, Hyménoptères venant butiner 15 espèces de fleurs cultivées dans un petit jardin récemment aménagé : 24 espèces d'abeilles sauvages.

Finalement le programme de recherches à long terme que je m'étais assigné s'est encore rétréci, en faveur des Hyménoptères Aculéates solitaires, c'est-à-dire des guêpes et des abeilles sauvages. Ces insectes utiles, la-

borieux et très évolués, nidificateurs, prédateurs ou butineurs, s'accrochent des interférences humaines beaucoup mieux que la microfaune des forêts et des eaux. Tout naturaliste attentif peut le confirmer, ils prospèrent dans les milieux ruraux tant que l'homme y maintient un certain équilibre entre ses logements, ses exploitations et la nature spontanée. J'ai vite pensé que leur abondance et leur diversité pourraient fournir une mesure de la santé ou du potentiel des territoires que l'homme maîtrise entièrement.

Mais mon programme s'est en même temps élargi, cette fois spatialement. C'est la faune de tout l'Entre-Vesdre-et-Meuse, depuis la ville de Liège jusqu'aux frontières avec l'Allemagne et les Pays-Bas, avec le vrai et l'arrière Pays de Herve, que je me suis proposé de monographier.

Un premier bilan de cette vaste enquête régionale a été publié (1973). Il se fonde sur l'apport de six entomologistes ayant cherché dans la région, de 1889 à 1972, les deux premiers, J. GERARD - FILOT et P. MARECHAL, ayant exploré avant moi, Liège, Beyne-Heusay et quelques sites en aval de la Vesdre. Pour l'ensemble de l'Entre-Vesdre-et-Meuse, 14.547 Hyménoptères Aculéates solitaires ont été pris ou notés, un à un, 10.530 l'ont été par moi-même, de 1936 à 1972. En tout : 400 espèces. C'est beaucoup.

Dans le carré de 5 km de côté (subdivision du quadrillage U.T.M.) qui comprend les six communes de l'avant Pays de Herve à l'Est de Liège, les plus visitées, on compte 256 espèces. Dans le carré adjacent, vers la Vesdre (Chaufontaine, Forêt, Magnée, Romsée) : 233 espèces. C'est aussi beaucoup.

Le détail de ces relevés sera donné et commenté dans une autre étude. En attendant, notons déjà que de cette expérience d'une entomofaune locale découle un enseignement de portée générale pour les préoccupations actuelles en matière d'environnement.

Mes inventaires prouvent qu'une faunule discrète, originale et riche peut vivre à l'aise dans des communes suburbaines, rurales sur leur pourtour, résidentielles vers leur centre, densément peuplées, pourvues de quelques établissements industriels, n'ayant cependant aucun titre à être mises sous régime de Parc National ou de Réserve Naturelle. On peut généraliser, les Hyménoptères n'étant qu'un chaînon dans tout un écosystème. Si les Hyménoptères sont abondants et divers, le reste de la microfaune l'est aussi, la flore adventice aussi,

les oiseaux aussi... Ce n'est pas la biocénose de la silva primitive mais c'est l'indication d'un environnement encore sain et équilibré. On en sait assez par ailleurs, pour affirmer que les autres régions semi rurales environnant Liège avaient aussi, naguère, une faune et une flore riches, adaptées.

L'avant Pays de Herve s'urbanise et ce qui s'ensuit

Si les 50 fermettes de Beyne-Heusay, les autres de Jupille, de Bellaire, de Queue-de-Bois, de Fléron et de Retinne étaient autrefois rentables, personne n'a estimé qu'elles pouvaient le rester, moyennant une certaine politique agricole élaborée aux niveaux national et régional. Elles n'étaient visiblement pas préparées à l'économie de grand marché qui s'est développée après 1945. Théoriciens et politiciens de l'agriculture les ont condamnées parce que trop petites. Les fils des agriculteurs ont voulu faire autre chose.

Mais c'est bien davantage la situation de ces communes, si près d'une ville industrielle et en plein dans le bassin houiller, qui a déterminé les changements.

La situation de la population ouvrière préoccupait déjà très sérieusement les gestions communales depuis 1920; il fallait notamment des logements plus décents, pour eux, mettre les terres agricoles à contribution. Bloqué pendant la guerre, le processus reprit dès 1947, s'amplifia et continue.

Dans toutes les communes, de nouvelles voiries furent ouvertes ou élargies. Le nombre de maisons, 6.226 en 1935 est passé à 9.604 en 1964, plus de 10.000 maintenant. Des plans de lotissement sont en exécution ou en préparation dans tous les lieux. Il n'y eut aucune objection à la décision que dans l'avant projet de "Plan de Secteur" de l'Administration de l'Urbanisme, presque tout le territoire des six communes fut déclaré "zone d'habitat".

Cette urbanisation intense a entraîné progressivement la suppression des traits caractéristiques du paysage rural. Disparition des vieilles haies, des arbres isolés, des vergers, des talus à fleurs sauvages; complètement des petits étangs, des fossés, des ruisselets. Il n'y a plus de haies de Houx à Heusay. Il faut beaucoup chercher, parmi les vestiges de haies anciennes, pour trouver un Erable champêtre, une Viorne, un Fusain, un Néflier. Quelques bois subsistent, surtout à Jupille.

Et l'on prend soin de les conserver. Mais ils ne sont pas grands, leurs abords immédiats aussi s'urbanisent; ils apparaissent comme isolés, dans un paysage pauvre en essences ligneuses à maturité.

Moins généralement remarquée, la conséquence pour la flore herbacée, même rudérale, pour les oiseaux et pour la microfaune est aussi certaine. On ne retrouve qu'une partie de leurs éléments de peuplement, en cherchant bien, dans des sites exigus, souvent menacés quand même d'une prochaine aliénation. Grâce à mes inventaires, la régression en cours peut être évaluée, dans le cas des Hyménoptères Aculéates solitaires. Au moins 30% des espèces notées dans les six communes avant 1950, ont disparu ou n'ont plus que des populations vestigiales. Ce n'est évidemment pas mieux dans les autres communes de l'agglomération liégeoise.

Le nécessaire et le contingent

La détérioration du paysage suburbain apparaît inévitable, comme le prix qu'il fallait payer pour la promotion sociale et pour l'expansion économique de la région liégeoise. Je ne conteste absolument pas ces objectifs. Néanmoins on peut se poser certaines questions, du point de vue écologique.

Il fallait des terres pour le logement. Observons malicieusement que cela fit bien l'affaire des propriétaires fonciers. L'un après l'autre, tous furent promus spéculateurs, organisateurs de lotissements bénéficiant d'un climat de compétition entre les communes. Aussi les lotissements furent-ils anarchiques, dans tous les hameaux, au gré des offrants les plus pressés, non décidés en fonction d'un plan des besoins réels évalués pour toute la région.

Toutes les communes de l'avant Pays de Herve ont évolué comme si elles avaient l'idéal de devenir un prolongement banal de la ville, finalement un vaste territoire d'habitations contiguës. Ne pouvait-on penser, planifier, qu'elles concilient leur vocation résidentielle avec la conservation d'une partie de leur pourtour agricole? Certains lieux, en tous cas plus nombreux, ne méritaient-ils pas d'être réservés comme espaces verts protecteurs de l'environnement? Est-il absolument nécessaire que tout lotissement commence par un nettoyage général, avec élimination de toutes les haies, de tous les arbres, de tous les talus en place? N'y a-t-il pas des techniques éprouvées depuis longtemps, à l'étranger, qui permettent d'insérer harmonieusement les maisons dans les paysages existants?

Certes, mais admettons qu'on ait paré au plus pressant, qu'on pouvait difficilement faire autrement, les problèmes et le régime étant ce qu'ils étaient. Les lois sur l'urbanisme et l'aménagement du territoire sont intervenues traditivement en Belgique. On y était mal préparé. Mais tout n'est pas perdu. On s'inquiète plus sérieusement maintenant des espaces verts justifiés par des raisons sociales et d'hygiène publique. On pourrait ainsi mieux aménager ce qui reste, sauver ou restaurer les conditions d'existence d'une flore et d'une faune adaptées.

Jusqu'ici, dans les communes suburbaines comme celles que nous considérons, les politiques d'espaces verts sont timides, malaisées. Cela tient essentiellement non à la priorité garantie aux besoins de logement mais à la valeur acquise par les terrains. Ceux-ci sont devenus chers partout, au point qu'on peut être pessimiste quant aux moyens financiers que les administrations communales et autres services publics pourraient affecter à des achats significatifs d'espaces verts.

Tout bien considéré, il faut se demander si les communes de l'avant Pays de Herve n'auraient pas intérêt à déclarer la plupart des fermettes encore exploitées sur leur territoire, comme les éléments de base de la politique d'espaces verts qu'elles devront finalement mener. Ce seraient les éléments qui apportent l'espace le plus vaste et dont la conservation est la moins coûteuse. On y associerait facilement la gestion de petits parcs accessibles au public et la mise sous réserve de petits sites désignés comme le méritant par des spécialistes. Encore faudrait-il qu'on choisisse ces fermettes, qu'on détermine les conditions de leur conservation et de leur rentabilité. Mais personne ne semble se soucier de ces perspectives !

Le Pays de Herve comme il va

La région rurale à l'Est de Liège est amputée de quelques kilomètres, soit. Allons donc la retrouver un peu plus loin, dans le Pays de Herve bocager, au-delà de Fléron. Y verrons-nous l'agriculture herbagère efficace, le paysage attendu, la flore adventice et la faune sauvage ?

Il faut d'abord remarquer que surtout dans un pays composite comme la Belgique, chaque territoire rural, même exigü, a une forte originalité et n'est pas remplaçable.

Le plateau de Herve n'a jamais eu exactement l'allure, la flore, la faune des versants plus proches de la Meuse et de la Vesdre. Avec ses altitudes supérieures, de 200 à plus de 300 m, et son exposition plus directe aux vents du Nord, son climat est plus froid, ses printemps plus tardifs. Il agence plus uniformément des prairies et des vergers soigneusement entretenus, sans place perdue. Aussi est-ce en vain que je l'ai parcouru ces quinze dernières années, à la recherche d'une réplique de la microfaune de l'avant-pays. Je n'y ai pas retrouvé *Dorcus parallelipedus*, *Sinodendron cylindricum*, *Valgus hemipterus*, *Gnorimus nobilis*, *Lucanus cervus*; *Geotrupes*, *Aphodius*, *Onthophagus*, *Carabus* n'y sont pas ou plus ce que j'espérais. Il faut énormément de patience pour y dénombrer une centaine d'Hyménoptères Aculéates solitaires, la moitié de ce qui m'était familier plus près de Liège. Une seule exception, les sites de Montzen. La Calamine et Hergenrath, non loin des frontières, où règnent des conditions écologiques exceptionnelles (terrains calaminaires, sable découvert), probablement temporaires (cf. LEFEBER et PETIT, 1970; LECLERCQ, 1973). Dans le carré de Montzen, par exemple, nous comptons au moins 233 espèces de nos Hyménoptères.

Cependant, dans le paysage ordinaire, je découvre, encore bien portantes, maintes espèces inféodées aux vieilles haies, notamment celles qui, très utiles, approvisionnent leurs nids de Pucerons. Il y a aussi celles qui nichent dans le mortier des vieux bâtiments et dans les piquets de clôture. D'autres Hyménoptères aussi restent, assez variés, les Ichneumonides et les Tenthredinides par exemple.

Les fermes herbagères sont encore là, disséminées. Certaines se sont bien adaptées aux techniques modernes de la fertilisation et de la mécanisation. Un certain remembrement s'opère automatiquement car les exploitations trop petites et mal équipées deviennent, pour les bâtiments : d'appréciées maisons de campagne, pour les prairies : des terrains repris par les exploitants plus dynamiques.

Néanmoins la vitalité de la population agricole est compromise. Le métier d'agriculteur reste ingrat, paye mal. Les jeunes n'en veulent plus. A l'impression traditionnelle de remplir une mission essentielle s'est substituée celle d'oeuvrer dans un secteur marginal, déconsidéré, qui produit des surplus. Les agriculteurs sont découragés, se sentent mal défendus.

Ils ont donc beaucoup d'excuses d'avoir souvent perdu le sens du patrimoine régional et l'attachement aux choses, que leurs prédécesseurs avaient. Ils coupent de plus en plus les arbres et les haies, avec de bruyantes tronçonneuses. Ils n'en replantent plus jamais.

Ils ont même perdu l'habitude de renforcer les clôtures de piquets gratuits consistant en grosses branches de Saules qui, bouturant forment vite des arbres vigoureux, qu'on peut alors étêter périodiquement. Bien sûr ils ne savent pas que cette technique ancestrale permet la conservation de trois Hyménoptères bizarres, inféodés aux Saules bouturants, le Siricide Xiphydria prolongata, l'Aulacide Aulacus striatus et le Stephanide Stephanus serrator. Mais ils pourraient savoir ce que les vieux Saules représentent pour les oiseaux et ressentir qu'un Pays de Herve sans lignes de Saules et sans gros arbres dans les haies intérieures, ce ne serait plus chez eux.

Mais ce qui risque ici aussi d'être plus décisif, c'est qu'à son tour le Pays de Herve tout entier devient l'objet de spéculations foncières. Toutes les administrations communales veulent plus d'habitants, plus d'électeurs, des lotissements, des voiries nouvelles. Plusieurs ont déjà ou veulent un complexe industriel. Leurs complices attentifs sont les propriétaires des terrains agricoles. La terre vaut jusqu'à dix fois plus quand elle prend la destinée non plus de nourrir, mais de loger.

Certes on a dessiné de larges bandes de "zones rurales" inconstructibles sur les avant-projets de Plans de Secteur de l'Administration de l'Urbanisme. Mais tous les édiles communaux, tous les propriétaires les tiennent pour temporaires, injustes, vexatoires. On n'en finit pas d'assaillir l'Administration de l'Urbanisme de requêtes d'exception. Au besoin, on se livre à d'habiles manoeuvres politiques éventuellement clandestines pour déjouer ce que la loi pourtant bien timide avait prescrit. La thèse courante est que, par définition, tout terrain à route devrait être loti, tôt ou tard. Après quoi, la commune étant devenue plus peuplée et plus riche, on envisagera des voiries supplémentaires et d'autres lotissements.

Toute la région évolue donc à l'exemple de ce qui s'est passé naguère plus près de Liège et de Verviers, vous pensez bien sans qu'on s'inquiète des flores et des faunes caractéristiques. Mais de l'agriculture ?

On s'en inquiète encore moins. Personne ne défend les droits de l'agriculture à garder ses meilleurs fonds, même pas les agronomes ! Tout se passe comme si on supportait patiemment l'agriculture en attendant de pouvoir faire mieux, plus rentable. J'ai même la conviction qu'on ferait plus facilement quelque chose en faveur des flores et des faunes sauvages que pour l'agriculture qui les a plus ou moins bien entretenues jusqu'ici. Si un jour, des mesures étaient prises pour sauver quelque chose du bocage hervien, la justification en serait probablement qu'il faut procurer un environnement convenable aux touristes et résidents émigrés des agglomérations urbaines. Ce ne serait pas pour garantir des terres définitives à l'agriculture.

On doit donc se poser très sérieusement la question : la conservation de la vie sauvage et la gestion de l'environnement au Pays de Herve, faut-il les concevoir avec ou sans l'agriculture ?

Une épidémie

On le veut bien, le développement économique de la région industrielle liégeoise ne pouvait se faire sans emprises sur le territoire rural de l'Entre-Vesdre-et-Meuse. Si les lotissements sont si nombreux, c'est qu'ils sont nécessaires, les zonings industriels aussi.

On a même pensé que la transformation bien en cours résoudra du même coup les problèmes d'adaptation d'une région à structure agraire jugée arriérée, menaçant les marchés de ses surplus. Les petites exploitations herviennes, c'était beau, versons un pleur, mais c'est fini, soyons de notre temps !

De fait, pour l'agriculture européenne vue globalement, c'est encore, semble-t-il, le fonds qui manque le moins. Le Plan MANSCHOLT envisageait pour le Marché Commun limité à six pays comme il l'était naguère, une réduction de 5 millions d'hectares de terres agricoles, tenues pour marginales. Cela permettrait de concentrer l'agriculture dans des exploitations de haute productivité, certaines pratiquant même une agriculture véritablement industrielle. Les terres marginales seraient affectées pour une part à des aménagements d'hygiène publique, pour le reste à la sylviculture.

On n'a jamais exposé comment le PLAN MANSCHOLT s'appliquerait au cas particulier du Pays de Herve. Beaucoup de terres y sont d'une fertilité exemplaire mais si le processus d'urbanisation continue comme il va, on

pourrait être forcé de les qualifier toutes de marginales pour la seule raison que leur démantèlement rend tout remembrement impossible.

Qu'à cela ne tienne. Mais où sont, en Belgique, les autres terres valables, promise à l'agriculture de l'avenir ?

Dans les "zones rurales" des Plans de Secteur de l'Administration de l'Urbanisme ?

Qui croît, qui veut ces zones sur plan plus intangibles que celles du Pays de Herve ? Connaît-on une commune rurale de Belgique qui soit prémunie contre la tentation d'accéder tôt ou tard à l'opulence résidentielle et industrielle ? Partout, on veut lotir, on veut des investissements, des zonings. On en veut tout le long de l'autoroute de Wallonie, dans l'incomparable Hesbaye. D'ailleurs on justifie les projets d'autoroutes autant par les développements industriels qui s'ensuivent que par les besoins de la grande circulation. Que réclament aujourd'hui les mandataires publics de notre province de Luxembourg "merveilleuse terre de vacances" ? Aussi l'expansion économique, des emplois, des usines pas seulement pour tirer meilleur parti du tourisme et des productions forestières.

L'agriculture ici, la forêt là ne sont prioritaires que provisoirement. Ce qui se passe au Pays de Herve se fait ou s'annonce dans toutes les régions agricoles de la Belgique. Ailleurs aussi. La tentation est donc forte, pour ceux qui prônent la conservation de l'environnement, de faire alliance avec les forces qui désagrègent les régions rurales, contre l'agriculture comme elle est.

L'hypothèse de la Belgique grande ville

Supposons que pour l'essentiel, les choses continuent comme elles vont. La population belge augmente, l'industrie et le logement s'étalent, toujours prioritaires, spéculation foncière, compétition entre régions et entre communes se poursuivent, guère amendées. Ce n'est pas improbable.

Inévitablement, l'agriculture belge perdra des surfaces immenses, de terres fertiles, moyennes et médiores. Elle se trouvera de plus en plus morcelée, refoulée, mais peut-être compétitive dans quelques lambeaux gérés conformément aux canons de l'économie industrielle.

Qu'on l'ait souhaité ou non, la Belgique apparaîtra comme une ville gigantesque. Il n'y aura plus de Pays de Herve bocager, la Hesbaye sera démembrée. Mais il y aura des forêts rentables. Ce ne sera pas nécessairement déplaisant, on verrait des espaces verts de quatre sortes :

- Les fonds refoulés de l'agriculture,
- Les fonds limités de la sylviculture efficace,
- Les réserves naturelles plus ou moins sauvages, protégées mais très localisées,
- Les espaces aménagés pour des raisons esthétiques et sociales.

Ces derniers, sans doute nombreux, seront aussi très divers, depuis le petit jardin ou parc particulier jusqu'aux grands parcs publics, dont certaines grandes forêts. On en ajoutera au fur et à mesure des besoins, parfois à grand prix.

Dans ces conditions, l'agriculture et la sylviculture industrialisées ne jouent plus aucun rôle significatif dans la conservation de la vie sauvage. Elles seraient pratiquées avec des techniques telles qu'elles n'auraient plus besoin des oiseaux prédateurs, des insectivores, de la microfaune sauvage du voisinage. Les espèces nuisibles y seraient éliminées avec des pesticides appropriés, peut-être moins dangereux que ceux de maintenant, ou à l'aide d'une "lutte biologique" elle-même très artificielle. La pédofaune nécessaire serait maintenue, au besoin en dosant savamment les fertilisants et ingrédients favorables. Le génie agronomique est capable de prévoir tout cela.

Ce serait donc essentiellement dans les réserves naturelles et dans les espaces aménagés à des fins esthétiques et sociales que la flore et la faune autochtones pourraient subsister, évoluer. Tout dépendrait de la quantité de ces réserves et espaces, et de la manière avec laquelle on les gèrerait.

En tous cas, la persistance de ces flores et faunes sauvages impliquerait qu'on les surveille, qu'on s'en occupe, qu'on prenne des mesures. Naturalistes et écologistes ne deviendraient pas inutiles, au contraire. Ils seraient au service des aménageurs car on aurait alors le souci de ce qui, dans l'habitat humain, est protecteur, rappelle le passé et une certaine qualité de l'environnement. On leur demanderait, par exemple, des recettes pour qu'il y ait encore, ça et là, des

fleurs sauvages, des oiseaux et des papillons.

C'est comme cela la conservation de la nature sans la conservation de l'agriculture, en économie libérale.

L'hypothèse de la Belgique semi-agricole, assimilant le Plan MANSHOLT

Le Plan MANSHOLT brouillerait l'évolution qui vient d'être imaginée parce qu'il requiert une planification plus socialiste, la cession des terres marginales mais l'exploitation, donc la réservation et la valorisation des terres fertiles.

Il laisserait à l'agriculture des superficies compactes, choisies, à la sylviculture à forte productivité, des espaces accrus. L'une et l'autre seraient tenues d'être aussi rentables et compétitives qu'un secteur normal de l'industrie. Plus dignifiées que dans l'hypothèse précédente, elles auraient leurs espaces garantis, sans doute beaucoup plus grands. Mais de même, peut-être encore plus sûrement, elles seraient pratiquées avec des techniques efficaces les dispensant de jouer un rôle significatif dans la conservation de la vie sauvage.

Celle-ci serait assurée de nouveau dans les réserves et dans les espaces verts justifiés par des raisons esthétiques et sociales. On les imagine volontiers d'étendues beaucoup plus considérables, du fait de l'abandon des terres agricoles marginales. D'où la nécessité de l'intervention des naturalistes et des écologistes pour d'innombrables désignations et gestions d'espaces verts.

Il y a de quoi faire rêver les écologistes. A moins que les promoteurs de toutes sortes ne leur disputent victorieusement la plupart des terres marginales.

En réalité le Plan MANSHOLT est un idéal aussi dangereux que séduisant.

Objections et obstacles sont de poids. Les agriculteurs sont hostiles, sinon réticents; tous ne sont pas prêts les-uns à subir les conséquences, les-autres à en profiter. Comment procéder en pratique ? Avec quels critères, dans chaque région, définir les terres à maintenir, désigner les terres marginales ? Comment financer la promotion des premières et dédommager les victimes de la reconversion des autres ? Où et comment réin-

tégrer les petits agriculteurs devenus inutiles ? Comment soumettre les différents pays à un plan international qui, pour chacun, implique des décisions politiques difficiles ?

Le Plan MANSHOLT aurait dû démarrer en 1970. Ses données de base devraient être revues du fait de l'élargissement du Marché Commun et d'une évolution récente de l'économie européenne et de la philosophie économique. MANSHOLT lui-même a formulé, en 1972, des propositions de ré-orientation des objectifs économiques et sociaux qui ne sont pas tous compatibles avec son Plan initial. On y envisage par exemple, une nouvelle priorité de la production alimentaire, même de produits "non rentables".

Plan MANSHOLT et autres grandes théories agricoles internationales enthousiasment des intellectuels et des hommes politiques, cela motive des recherches écologiques et agronomiques comme si on allait les réaliser. Mais on ne les réalise jamais. C'est pour cela que c'est dangereux.

La vraie révolution verte

Partons des réalités qui sont la terre, son potentiel biologique, le paysage, les agriculteurs et autres hommes, dans l'unité caractéristique et opérationnelle qu'est la région agricole.

Il faut admettre qu'avec ou sans plan international, des exploitations agricoles évolueront vers le statut d'entreprises de type industriel, efficaces, concentrées.

Mais il faut reconnaître aussi que l'agriculture n'est pas totalement transformable en industrie. C'est une activité économique qui est aussi une civilisation empiriquement prudente une ambiance, une garantie. On ne peut pas se débarrasser du fondement que cela représente, aussi allègrement qu'on s'est débarrassé des artisans et des charbonnages.

Il n'est pas impensable que l'Europe surindustrialisée redécouvre un jour la valeur irremplaçable de ses terres agricoles, même des marginales, pour nourrir les Européens ou pour contribuer plus largement à nourrir les hommes des autres continents. On doit se demander si l'agriculture industrielle concentrée serait viable à long terme dans n'importe quel cadre, dégagée autant qu'une usine ordinaire de toutes les normes et ressour-

ces écologiques de la région où elle est.

Ne serait-il pas sage de conserver des lignées régionales plus ou moins archaïques de plantes cultivées et d'animaux domestiques ?

Ne finira-t-on pas par déplorer la disparition des mentalités paysannes avec leur particularisme, leurs valeurs, leurs certitudes et leurs doutes ?

Alors il faudrait sauvegarder prudemment, à temps, des parties substantielles des anciennes régions agricoles, non pour plaire aux nostalgiques du passé ou aux naturalistes scrutant le détail, mais parce qu'on ne sçait pas la branche sur laquelle on est assis.

Si l'on admet ces prémisses, les destins de l'agriculture, du paysage, de la vie sauvage, de la civilisation à racines, ne sont plus dissociables. Ils devraient être assurés harmonieusement au terme d'un compromis entre les besoins de l'agriculture, de l'industrie et du logement, compromis dans lequel l'agriculture retrouverait sa dignité et son droit au sol. Comme dans toute l'Histoire, le paysage régional et la vie sauvage caractéristiques subsisteraient, évolueraient comme des sous-produits de la gestion avisée des exploitations agricoles garantissant de vastes espaces, et d'autres espaces verts, choyés mais plus réduits.

Ce serait donc la conservation de la nature avec la conservation de l'agriculture. Cela semble conservateur, en réalité, c'est psychologiquement et politiquement révolutionnaire, en tous cas en Belgique.

On ne peut voir l'avenir de cette façon sans prévoir des mesures endiguant la compétition entre les régions et entre les communes à velléités industrielles, sans contrôler la spéculation foncière plus radicalement qu'on l'a envisagé jusqu'ici. Economistes et agronomes auraient à étudier les marchés des productions agricoles dans une optique différente, devant être moins enclins à faire supporter par l'agriculture le poids des sacrifices à consentir pour bloquer les indices des prix et pour réaliser une certaine conception de la libre circulation des produits dans le Marché Commun. Promoteurs et aménageurs devraient réévaluer les besoins réels d'espaces nécessaires pour le logement et pour les zonings industriels; ils apprendraient enfin à incorporer ceux-ci dans la région, non comme des chancres dans celle-ci. Il ne m'appartient pas de proposer le canevas des décisions politiques qui devraient être prises selon ces options. Mais j'entrevois mieux ce que

deviendraient les responsabilités des naturalistes et des écologistes.

Ces responsables seraient bien plus authentiques parce que l'environnement à maintenir ne serait plus étriqué dans ses espaces et dans ses fonctions. Il constituerait un cadre indispensable à la qualité de la vie humaine mais il continuerait à produire. En tout lieu, il faudrait donc étudier, surveiller ce que la nature est et peut, en informer agronomes et agriculteurs, urbanistes et habitants.

CONCLUSIONS

Il m'incombait, dans ce rapport, de parler de la conservation de la microfaune en région rurale et l'on attendait sans doute plus de rappels de sa nécessité, plus de recettes de conservation. C'est délibérément que j'ai débordé du sujet, recourant à l'autobiographie, évoquant l'agonie d'une région autrefois remarquable, qui l'est encore provisoirement, comme tant d'autres.

On ne peut pas vouloir conserver la microfaune toute seule, pas davantage les autres composantes dissociées de l'environnement. La vraie question primordiale dans un pays comme la Belgique est de savoir si l'environnement de l'avenir sera maintenu convenable avec ou sans une agriculture étalée, caractéristique de chaque région.

On peut concevoir un environnement plaisant, une certaine vie sauvage et du travail pour les urbanistes, les agronomes, les naturalistes et les écologistes, dans toutes les hypothèses, même - je l'expose ailleurs - dans celle d'un paysage entièrement urbain.

Cependant la vie sauvage serait plus conforme à ce que nous connaissons, plus diversifiée, plus garante d'interférences opportunes, si elle continuait d'être entretenue sur de grands espaces eux-mêmes diversifiés. Ce n'est concevable que si flore et faune indigènes continuent d'être le sous-produit d'une agriculture non brusquée, réévaluée, efficace mais prudente, chargée aussi de produire le charme des paysages et le cadre des hameaux.

Cette vue n'est pas plus utopique que les espérances fondées sur la récupération de nombreuses terres dites marginales et sur la multiplication coûteuse des espaces verts justifiés par des raisons esthétiques et

sociales. Il est certainement possible de concilier, dans une planification, tous les intérêts en cause, ceux de l'agriculture, de l'industrie, du logement, des équipements sociaux, de la conservation de la nature. Mais c'est inconciliable avec la spéculation foncière et avec les compétitions particularistes, locales et internationales, qui l'emportent aujourd'hui.

C'est pourquoi, finalement, la solution des problèmes de l'environnement est essentiellement politique. D'ailleurs tous les chercheurs qui s'occupent de l'environnement et de l'agronomie interfèrent dans la politique. On fait semblant de l'ignorer quand, avec leurs recherches, ils servent la société et l'économie comme elles sont, sans les mettre en cause. On s'offusque quand ils documentent des alternatives.

RESUME

Le Pays de Herve ou "Entre-Vesdre-et-Meuse" est une petite région géographique à l'est de Liège, limitée par la Meuse et par la Vesdre, aussi par les frontières de la Belgique avec l'Allemagne et les Pays-Bas. Elle devint en même temps hétérogène et prospère, voici un bon siècle, parce que s'y trouvèrent associés d'une manière particulière, beaucoup de petites fermes herbagères, des chargonnages disséminés, un dense réseau routier et des districts suburbains peuplés. Ce développement n'a laissé persister aucune forêt, seulement quelques bosquets, guère de site qui mériteraient un statut de réserve naturelle. Et pourtant une vie sauvage assez riche s'y est maintenue, illustrant une sorte de symbiose entre l'agriculture, l'industrie, la flore et la faune indigènes.

On démontre qu'effectivement une faune significative fut maintenue dans de telles conditions en considérant les nombreuses espèces d'insectes utiles ou indifférents, souvent rares, qui furent récoltés dans la région à partir de 1889. Les mieux connues sont les Hyménoptères Aculéates solitaires (abeilles et guêpes sauvages) dont 14.547 spécimens appartenant à 400 espèces furent observés par six entomologistes, de 1889 à 1972.

L'analyse préliminaire des données ainsi accumulées suggère que cette entomofaune était la plus riche non dans les districts consacrés presque entièrement à l'agriculture, ni, bien sûr, dans les lieux les plus urbanisés, mais dans les localités qui cumulaient les

avantages d'utilisations diversifiées du sol, un relief accidenté et un climat relativement adouci.

Un examen plus attentif fait aussi penser qu'environ 30 % des espèces notées avant 1950 ou bien ont maintenant complètement disparu ou bien sont réduites à des populations critiqueusement faibles. On trouve encore quelques petits terrains favorables aux Hyménoptères (et aux autres insectes héliophiles) (notamment dans la région de Montzen et le long de la Vesdre) mais aucun de ces sites n'est prémuni contre une prochaine et irréversible dégradation. Dès lors il est facile d'imaginer l'allure de la faune vers la fin du présent siècle : une courte liste d'espèces, celles qui déjà maintenant sont les survivants ubiquistes qui subsistent dans les jardins et les parcs des villes.

Evidemment les Hyménoptères Aculéates ne sont qu'un exemple. Le destin des Hyménoptères Parasites, notamment des Ichneumonides, est peut-être plus dramatique encore. Celui des Invertébrés qui vivaient dans les étangs et dans les ruisseaux est certainement pire.

Il faut noter que le déclin de l'entomofaune, comme celui de la flore adventice, ont commencé bien avant l'utilisation des pesticides modernes et l'extension de la pollution. Celles-ci achèvent seulement un processus déjà bien engagé. Certains changements climatiques des dernières décennies ont pu interférer. Mais la cause initiale et fondamentale de la détérioration enregistrée, c'est la conversion progressive du paysage rural mixte en un grand complexe suburbain avec ses routes modernes, l'extension des bâtiments, tout cela entraînant l'abattage des haies et des vieux arbres, le nivellement des fossés et des talus.

Toute la région est donc dirigée vers l'uniformisation intégrale, cela malgré de récentes mais trop timides mesures de planification urbanistique. C'est un fait que tous les propriétaires fonciers, tous les édiles communaux et les autorités politiques supérieures tiennent les besoins en logements, l'urbanisation et le développement industriel pour absolument prioritaires, tôt ou tard. Cela assure une plus grande rentabilité. Aussi la spéculation foncière bat son plein partout. L'agriculture n'est tolérée qu'aussi longtemps que quelque chose de plus profitable peut être imaginé sur ses terrains.

L'évolution du Pays de Herve est facilement expliquée en observant que la région est trop proche de villes industrielles et que sa structure agraire pou-

430
vait difficilement être adaptée aux normes modernes. Soit mais toutes les autres régions agricoles de la Belgique sont exposées à la même transformation. Nulle part, l'agriculture si efficace soit-elle n'est réellement protégée de la concurrence de spéculations incompatibles. Elle perd continuellement du terrain, du bon terrain aussi bien que des autres. Il en va de même dans toutes les régions d'Europe occidentale, il suffit que des occasions de développement industriel se présentent.

En conséquence, on peut envisager l'hypothèse qu'en fin de compte, toute la Belgique apparaîtra comme une ville énorme ou bien comme un pays harmonieusement mixte, en conformité avec quelque Plan Mansholt. Dans ces cas, l'agriculture traditionnelle serait entièrement remplacée par de grandes usines agricoles, hautement productives sur des terrains limités et bien choisis. Les conservateurs de la nature peuvent ce réjouir de telles perspectives. Ils espèrent que la disparition de l'agriculture dans de vastes territoires rendrait beaucoup de terrains disponibles pour un partage adéquat entre les logements, les équipements sociaux, les forêts et la conservation de la vie sauvage. Alors, enfin, on aurait besoin d'eux, non plus seulement comme d'un groupe qui se plaint continuellement. L'ennui c'est qu'on ne peut pas être sûr de ce que le changement imaginé sera jamais vraiment bien planifié, à l'encontre de nos habitudes d'anarchie libérale, ni de ce que la conservation de la nature obtiendrait jamais les grandes aires marginales dont on a rêvé.

Il est plus probable que diverses formes d'agriculture étalée continueront d'être en compétition avec les besoins en logements, en développement industriel, en grande distribution commerciale et en équipements sociaux. Cette agriculture continuera à perdre de sa population et de ses terres mais la conservation de la nature ne sera jamais en bonne position pour récupérer ces terres, l'équipement social ne sera pas davantage prioritaire.

Or les agriculteurs sont encore aujourd'hui à même de maintenir de beaux paysages ruraux et une vie sauvage diversifiée, sur de grands espaces, comme des sous-produits de leur activité. Certes, il faudrait leur dire quoi faire et ce qu'il ne faut pas faire, mais ils accepteraient le compromis, probablement plus facilement que les promoteurs des grands développements.

Mais manifestement, les agriculteurs ont le droit d'exiger que les conservateurs de la nature et du paysa-

ge rural réclament aussi leur conservation comme population campagnarde actuellement menacée par l'économie industrielle dominante. C'est pourquoi les conservateurs de la nature seraient sages s'ils s'alliaient aux agriculteurs pour supporter ceux-ci dans leur bataille pour la survie et pour planifier avec eux un environnement rural harmonieux, qui conviendrait à tous, qui serait aussi le moins coûteux.

SUMMARY

Wildlife conservation with or without agriculture ? The case of the pays de Herve near Liège and its endangered entomofauna

The "Pays de Herve" or "Entre-Vesdre-et-Meuse" is a small geographic region east of Liège, limited by the rivers Meuse and Vesdre and by the frontiers of Belgium with Germany and the Netherlands. It became both heterogeneous and really prosperous, starting about a century ago, because there were associated in a peculiar mixture, many small dairy farms, scattered coal mining, a dense road network and populated suburban districts. These developments left no forest, only a few small woods, hardly any area deserving the status of a nature reserve. However a rather rich wildlife was maintained throughout, demonstrating some sort of symbiosis between farming, industrial needs and indigenous flora and fauna.

That a significant fauna was preserved in such conditions is well illustrated by the numerous species of useful or harmless, often rare insects which were collected in the region since 1889. The best known are now the solitary Aculeate Hymenoptera (wild Bees and Wasps) of which 14,547 specimens belonging to 400 species were recorded by six entomologists, between 1889 and 1972.

Preliminary analysis of these data suggests that the entomofauna was the richest not in the districts devoted nearly entirely to agriculture, nor of course, in highly urbanised places, but in the localities cumulating the advantages of diversified uses of the ground, hilly landscape and milder climate.

A further analysis also suggests that about 30 % of the species recorded before 1950 either have now completely disappeared or are reduced to critically

small populations. There are still a few small collecting grounds for Hymenoptera and other heliophilous insects (mainly in the Montzen district and along the river Vesdre) but none is secure from an irreversible degradation in the future. Thus it is easy to foresee the style of the fauna in the whole region towards the end of the century : a short list of species, those which already now are the ubiquitous survivors to be found in towns gardens and parks.

Or course, Aculeate Hymenoptera are just an example. The fate of the Parasitic Hymenoptera, particularly the Ichneumonidae, is perhaps more dramatic. It is certainly worse for all the Invertebrates which used to live in ponds and streamlets.

Noteworthy, the decline of the entomofauna as well as that of the flora started in the region well before the use of modern pesticides and the extension of pollution. These only bring to the end a well induced process. Climatic changes during the last decades have probably interfered. But the initial, fundamental cause of the observed deterioration is the earlier and continuing conversion of the mixed country landscape into a large suburban complex with modern roads, intense building, these involving the cutting of hedges and old trees, levelling ditches and slopes.

The whole region is on the verge of total uniformity in spite of recent but timid country-planning regulations. It is a fact that for all landowners, for all communes councillors and for higher political authorities, housing needs, urbanisation and industrial development have absolute priority, soon or later. They ensure higher profit. So speculation on ground goes on everywhere. Agriculture is just tolerated as long as nothing more profitable can be imagined on its grounds.

The fate of the Pays de Herve is easily explained by pointing out that the region is too near industrial towns and that its farming structure could not be adapted to modern husbandry. In fact, all the other agricultural regions of Belgium are likely to undergo the same transformation. Nowhere farming whatever efficient it may be, is really protected from all sorts of incompatible speculations. It is loosing ground continuously, good one as well as others. The same applies to all the areas of Western Europe, one just has to wait that opportunities for industrial development occur.

Therefore we may consider the view that ultimately the whole of Belgium will appear like an enormous town or as a harmonious mixed country conforming some Mansholt Plan. In those cases, traditional farming would be completely replaced by large agricultural factories, highly productive on restricted well selected grounds. Nature conservationists may be delighted with such prospects. They would expect that the disappearing of farming on large areas would render many grounds available for a fair share between housing needs, social amenities, forests and wildlife conservation. Then, at last, they would be much needed, no longer as a continuously complaining body. The trouble is that we cannot be sure the imagined change will ever be duly planned, breaking our habits of liberal anarchy, nor that nature conservationists would ever obtain the large marginal areas they dream of.

It is more likely that various forms of spread agriculture are due to go on conflicting with housing, industrial development, big trade and social requirements. It will loose more people and more ground but conservationists will not be in the best position to recuperate the ground, those who seek for extended social amenities neither.

Now farmers are still able to preserve beautiful countryside and diversified wildlife as by-products of their work, in very large areas. Of course they need to be told what to do and what to refrain but they could compromise, probable more easily than country-planners.

Clearly farmers have the right to require first that nature conservationists and countryside lovers also claim for their own conservation as country-people now challenged by the dominant industrial economy. Hence nature conservationists would be wise to ally with farmers, to support them in their battle for survival and to plan with them an harmonious rural environment convenient for all, cheaper too.

Résumé des Discussions

Les premiers exposés de l'après-midi firent comprendre comment les problèmes sont abordés et comment des interventions efficaces peuvent être envisagées dans trois pays où existent des institutions dûment équipées, avec des chercheurs assez nombreux et des programmes de recherches cohérents, c'est-à-dire en France, au Royaume-Uni et aux Pays-Bas. Les exposés suivants firent la démonstration qu'en Belgique aussi, la vie sauvage est observée, qu'elle a subi des agressions qui rendent inquiet, tandis que les chercheurs ont en vue des solutions raisonnables, réalisables dans le cadre d'aménagements intégrés, fondés sur des études appropriées. Mais en Belgique, plus qu'ailleurs, les biologistes critiquent sévèrement la carence des institutions, l'état d'esprit général, c'est pourquoi le thème principal de la discussion devint vite : que doivent faire les biologistes pour qu'on entende leur voix ?

On s'est demandé si et dans quelles conditions on pourrait faire ailleurs ce qui est déjà en très bonne voie en Grande-Bretagne : établir un dialogue, organiser la collaboration entre les spécialistes de la conservation de la nature et les agriculteurs, bref mettre les agriculteurs dans le coup ? La discussion devint passionnée lorsqu'il fut affirmé qu'on peut difficilement intéresser les agriculteurs à la conservation de la vie sauvage si ceux-ci sont eux-mêmes menacés d'extinction ou du moins pessimistes quant à leur avenir dans la société moderne.

Dès l'instant où l'on reconnaît que la conservation de la vie sauvage requiert la conservation d'une agriculture convenable, dans l'intérêt même de celle-ci, les problèmes prennent une dimension politique. Mais que faire pour que le monde politique soit dûment informé et prenne des décisions dont la portée dépasse le court terme ? Un parlementaire présent fit savoir qu'il y aurait lieu de mieux documenter les représentants de nos nations, et qu'il faudrait notamment saisir ceux-ci de propositions concrètes. On en vint alors à souligner que pour passer de la théorie au concret, pour qu'enfin on aménage et gère sagement, il faudrait des recherches scientifiques plus nombreuses et plus complètes, pour celles-ci plus d'écologistes et de naturalistes.

En attendant, la théorie s'est bien précisée. Il faut conserver la vie sauvage dans certaines conditions. Il faut conserver assez de sagesse et assez d'espace dans les terroirs agricoles pour aménager un environnement utile et plaisant pour tous. Il faut aussi conserver et utiliser les vocations de naturalistes et d'écologistes pour surveiller et gérer l'environnement.

Prof. LECLERCQ